

# Introduction

« Pourquoi es-tu au MLF ? » Questionnée par le mari d'une amie, la réponse de la féministe Cathy Bernheim fut : « Parce que je suis une femme<sup>1</sup>. » En apparence toute simple, cette répartie contient en réalité le noyau dur de l'engagement des féministes des années 1970. Le Mouvement de libération des femmes (MLF) repose sur ce principe d'identification, dans lequel toutes les femmes peuvent se reconnaître : « Bourgeoises et prolétaires ont en commun avant tout la même condition de femme<sup>2</sup>. » À la recherche d'une identité individuelle et collective indépendante des représentations masculines, les féministes du MLF sont unies par ce qu'elles nomment sororité. De ces volontés combinées d'affirmer l'identité féminine et de construire une solidarité entre femmes découle le principe de non-mixité qui a caractérisé le Mouvement.

Le Mouvement de libération des femmes naît dans le sillage du mouvement de Mai-Juin 68, mais n'en est pas pour autant une simple réplique au féminin. Avec la même volonté de changer la société et la vie quotidienne, ces deux mouvements ont recours à des pratiques similaires : « Dénonciation spectaculaire, humour corrosif, insolence, dérision, mise en scène dramatisée<sup>3</sup>. » Cependant les analyses de l'oppression différent et les théories et pratiques subversives du MLF remettent en cause la hiérarchie des groupes révolutionnaires, ainsi que la division sexuelle du travail qui s'y déploie, comme dans le reste de la société. En effet, selon les analyses des organisations d'extrême gauche, l'oppression féminine découle de l'oppression capitaliste et la libération des femmes ne se fera qu'à travers la lutte des classes, après la révolution. Le Mouvement de libération des femmes naît alors, hors des structures militantes traditionnelles. Il se veut radical, spontané, protéiforme, et surtout différent du mode de fonctionnement des groupes dominés par les hommes. Autrement dit, il condamne toute prise de pouvoir d'un(e) individu(e) sur un groupe et rejette toute idée d'organisation institutionnalisée et hiérarchique.

1. BERNHEIM C., *Perturbation ma sœur, Naissance d'un mouvement de femmes 1970-1972*, Paris, Éditions du Seuil, 1983, rééd. Éditions du Félin, 2010, p. 157.

2. *Le Torchon brûle*, n° 5, article « Contre Choisir », p. 7.

3. PICQ F., *Libération des femmes : les années-mouvement*, Paris, Seuil, 1993, p. 90.

L'histoire du MLF des années 1970 a déjà été abondamment étudiée<sup>4</sup>. Nous aborderons ici l'espace de libération de la parole grâce auquel les femmes ont pu exprimer « leur rejet de la société mâle » et « leur immense révolte<sup>5</sup> » à travers des revendications radicales. Dans « l'espace de la cause des femmes<sup>6</sup> », ce sont toutes celles qui, de la fin des années 1960 au tout début des années 1980, ont participé aux luttes féministes par leurs écrits ou leurs actions que nous considérons comme actrices du Mouvement de libération des femmes. Nous emploierons donc indistinctement dans ce livre « Mouvement de libération », « Mouvement féministe » et « Mouvement des femmes » ou « Mouvement » tout court.

Les féministes dites de « la deuxième vague<sup>7</sup> » ont dénoncé et combattu le système patriarcal. La notion de patriarcat – étymologiquement le pouvoir du père – « caractérise l'organisation familiale ou politique en tant qu'elle est soumise au pouvoir du père ou de son substitut, chef ou roi<sup>8</sup> ». Elle désigne cependant plus largement le pouvoir des hommes, ce qui explique que les luttes féministes des années 1970 se sont souvent cristallisées sur un objet particulier : les « mecs », c'est-à-dire les hommes, comme acteurs de la domination masculine. Pour l'historienne Florence Descamps : « L'individu est lui-même un concentré du monde social, de son environnement, de son temps. Chaque individu possède en lui selon une structure particulière toute la société de son époque. » Par conséquent, l'étude de parcours individuels, de récits de vie, permet de comprendre « les réfractions, les empreintes du temps sur le témoin en même temps que l'on cherche à percevoir les insertions actives du témoin dans son environnement c'est-à-dire les moments où il s'est fait acteur agissant<sup>9</sup> ».

Mon questionnement s'est construit autour d'un premier constat : la génération de femmes qui a succédé à celle des militantes des années 1970 perçoit souvent le féminisme comme misandre, c'est-à-dire hostile aux hommes (nous reviendrons sur cette définition). Il ne leur viendrait pourtant pas à l'idée de remettre en question le droit de vote des femmes, acquis en

4. Le livre de la politiste Françoise PICQ a été réédité dans une version augmentée avec un titre modifié : *Libération des femmes, quarante ans de mouvement*, Brest, Éditions dialogues, 2011 ; GUBIN É., JACQUES C., ROCHEFORT F., THEBAUD F., ZANCARINI-FOURNEL M. (dir.), *Le Siècle des féminismes*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2004 ; RIOT-SARCEY M., *Histoire du féminisme*, Paris, La découverte, coll. Repères, 2008 ; BARD C. (dir.), *Les féministes de la deuxième vague*, Rennes, PUR, 2012.

5. *Le Torchon brûle*, n°5, p. 10.

6. Laure BERENI a forgé le concept « d'espace de la cause des femmes » in « Penser la transversalité des mobilisations féministes : l'espace de la cause des femmes », BARD C., *op. cit.*, 2012, p. 27-41. Voir aussi BERENI L., REVILLARD A., « Un mouvement social paradigmatique ? », *Sociétés contemporaines* 1/2012, n° 85, p. 17-41.

7. La « deuxième vague » correspond au mouvement féministe des années 1960-1970, par rapport à celle dite de la « première vague » du XIX<sup>e</sup> et début du XX<sup>e</sup> siècle. Voir BARD C. (dir.), *Les féministes de la deuxième vague*, PUR, 2012.

8. COLLIN F., « Patriarcat », in MARZANO M. (dir.), *Dictionnaire de la violence*, Paris, PUF, 2011, p. 997-1002.

9. Cité par FLAMANT F., *A tire d'elles : Itinéraires de féministes radicales des années 1970*, Rennes, PUR, 2007, p. 15.

1944, et elles défendent le plus souvent des valeurs féministes de fait, telles que le droit à la contraception et à l'avortement, l'égalité des salaires et plus largement l'égalité des droits entre hommes et femmes. Est-ce à dire que l'histoire du féminisme n'a pas été transmise, autrement dit que le discours antiféministe, plus puissant que la parole des militantes, est parvenu à délégitimer ce mouvement ? Certains discours et actions féministes ont-ils réellement prôné ou incité à « la guerre des sexes », voire même à la haine des hommes ? Ou plus simplement, la volonté de mener une lutte non-mixte, qui permettait aux femmes de se construire une identité à l'opposé de celle que la société patriarcale leur imposait, peut-elle être perçue comme un aspect misandre du féminisme ?

Le Mouvement de libération des femmes ne se revendique pas misandre et fait le choix de la non-violence en actes. Pourtant les antiféministes reprochent aux actrices du Mouvement leurs excès et plus précisément une violence jugée castratrice. D'après Christine Bard, ils dénoncent une tendance des féministes à se faire « les avocates d'une supériorité féminine » et à vouloir créer « un Homme nouveau ». Elles affirmeraient une « responsabilité collective des hommes » et parallèlement une « innocence collective des femmes, toujours victimes, jamais bourreaux ». Enfin, le discours antiféministe considère que « si les féministes haïssent les hommes, c'est parce qu'elles sont lesbiennes<sup>10</sup> ». En revanche, pour l'historienne, le personnage de la féministe misandre est un cliché et un stéréotype qui date de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Selon elle, les femmes refusent la haine car « le refoulement des émotions violentes fait partie de l'éducation des filles et du comportement féminin adulte. Les femmes ont une tendance bien connue à retourner l'agressivité contre elles<sup>11</sup> ». Les points de vue sont donc particulièrement opposés autour de la question de la misandrie, entre ceux et celles qui pensent que le féminisme s'appuie sur une haine des hommes, et celles qui croient les femmes incapables de ce sentiment.

Sans postuler une misandrie essentielle de la pensée et du combat féministes (il nous paraît légitime d'exiger des droits pour les femmes et de supprimer la domination masculine), nous proposons d'étudier le rapport aux hommes et au masculin parmi les femmes du MLF. L'hypothèse est qu'il est peut être possible de la débusquer dans certaines analyses, discours ou actions de ces femmes. Les années 1970 sont effectivement marquées par une relation conflictuelle entre militantes et militants féministes<sup>12</sup>. Mais

10. BARD C., *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999, p. 305.

11. *Ibid.*, p. 305 et 308.

12. JACQUEMART A., *Les hommes dans les mouvements féministes français (1870-2010). Sociologie d'un engagement improbable*, thèse sous la direction de R.-M. LAGRAVE, EHESS, 2011, à paraître aux PUR. Voir aussi RAMEAU P., « S'engager pour les droits des femmes : approches genrées du féminisme de la deuxième vague : Dijon, Saint-Étienne », mémoire de master d'histoire contemporaine sous la direction de X. VIGNA et P. POIRRIER, université de Bourgogne, 2010. ROCHEFORT F., VIENNOT E. (dir.), *L'engagement des hommes pour l'égalité des sexes (XIV<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle)*, PU Saint-Étienne, 2013.

au-delà des liens entre militants, c'est l'ensemble des rapports des femmes féministes aux hommes, à la fois dans l'entourage familial, amical et amoureux, et plus globalement avec toute la société masculine, qui est étudié ici. Comprendre quelles étaient les relations hommes-femmes et en quoi le Mouvement a pu les infléchir, les modifier ou non, en partant notamment des sujets qui engendrent des tensions dans ces rapports comme l'avortement, le viol, les violences conjugales, les relations de couples ou encore l'homosexualité, tel est l'enjeu de ce livre. Quelles formes peut prendre la misandrie ? Quelles sont ses causes, ses conséquences, quel sens et quelle importance lui donner ?

Contrairement à la misogynie, phénomène social largement analysé, il n'existe aucune étude sociologique ou psychologique de la misandrie. *Le Dictionnaire étymologique et historique de la langue française* d'Emmanuelle Baumgartner et Philippe Ménard (1996), le *Dictionnaire étymologique de la langue française* d'Oscar Bloch et Walter von Wartburg (publié en 1932, mais réédité et augmenté plusieurs fois jusqu'en 2008), ainsi que *Le Robert, Dictionnaire étymologique du français* de Jacqueline Picoche (première édition en 1971, lui aussi réédité et augmenté), définissent tous *misanthrope* et *misogyne*, mais négligent le terme *misandre*. D'après le *Grand Robert de la langue française* de 2001, ainsi que le *Dictionnaire étymologique Larousse* (2007), le terme *misandre* serait apparu vers 1970. Selon le premier, l'adjectif *misandre* se dit d'une femme qui a de la haine ou du mépris pour les hommes (attitude symétrique de la misogynie masculine). Le nom se décline uniquement au féminin pour ce dictionnaire – *une misandre* –, ce qui sous-entend qu'un homme ne pourrait être *misandre*, donc haïr les hommes. La misandrie correspond à la « haine ou mépris du sexe masculin, des hommes ».

Par ailleurs, alors que le terme *misogyne* a droit à une étymologie complète (« grec *misogunès*, de *misein* « haïr » et *gunè* « femme »), il faut deviner celle de *misandre* à partir d'informations incomplètes. Le second donne une étymologie plus précise en notant que le grec *andros* signifie « homme » et que « mis(o)- » vient du grec *misein* (haïr). Enfin, dans le *Littré*, le terme *misandre* « qui manifeste de la haine envers les hommes », apparaît seulement dans l'édition de 2007, à la fois comme nom masculin et nom féminin. La « *misandrie* » y est aussi définie comme « haine ou mépris, en général des femmes, envers les hommes ». Une analyse méthodique permet donc de constater, dans les dictionnaires, l'absence quasi systématique jusqu'à très récemment du terme *misandre* ; même pour ceux qui, tardivement, consentent à inscrire la *misandrie* dans la langue française, les définitions sont souvent incomplètes. Alors que l'usage du terme *misogynie* a cours depuis plusieurs siècles, celui de *misandrie* n'apparaîtrait que dans les années 1970. La psychanalyste Michelle Fognini suppose qu'une « censure inconsciente a dû empêcher depuis fort longtemps la nomination d'une telle pensée à l'égard du genre homme, alors que cela a semblé depuis toujours bien plus naturel d'évoquer explicitement de tels sentiments à

l'égard du genre féminin<sup>13</sup> ». Partant de ce constat, nous pouvons nous interroger sur l'apparition du terme. Est-ce un hasard si celle-ci coïncide avec l'essor du Mouvement de libération des femmes ?

Nous pouvons formuler plusieurs hypothèses. Tout d'abord, si la notion apparaît pendant le Mouvement, c'est peut-être parce qu'il s'agit alors d'une large mobilisation autour de revendications radicales appelant à une transformation profonde de la société par le renversement du système patriarcal et remettant fondamentalement en cause les rôles masculins et féminins. Une des pistes pour comprendre les processus de mobilisation à l'origine des mouvements sociaux peut consister « à partir de l'étude du rôle joué par une émotion particulière dans [leur] émergence – la colère, le ressentiment, l'enthousiasme, voire dans l'ordre politique en général, la peur ou la haine<sup>14</sup> ». Une certaine agressivité est effectivement déployée dans les textes et au cours des actions du MLF. Ce dernier a su donner une nouvelle image des femmes : actives, indépendantes, revendicatrices, pleines d'humour et d'énergie, mais aussi de colère, de rage, voire de haine. Une prise de conscience du potentiel violent des femmes s'opère-t-elle à ce moment-là chez les hommes, mais aussi chez les femmes ? Certaines en ont-elles joué ? Apparaissent-elles alors comme un danger pour l'équilibre du système patriarcal ? Le mouvement féministe a rencontré dans les années 1970 une très grande résistance, essentiellement masculine qui s'explique dans la mesure où celui qui détient le pouvoir peine, la plupart du temps, à le voir contester et plus encore à le perdre.

Dans un article du *Torchon brûle*, une femme raconte :

« Bref, les mecs sont misogynes, d'accord ; mais moi, depuis que je suis née, je suis... heu... la même chose que misogyne ; l'équivalent quoi. Trouver le mot, car il n'existe dans aucun dictionnaire. Avec des copines on s'est mise à chercher partout, dans le *Littré*, le grand, le petit, partout dans la littérature, rien. C'est à dire que dans ce monde fait et construit pour eux, les bonshommes ont le droit de ne pas aimer les femmes, malgré tout ce qu'ils leur font, mais que les femmes, elles, ça va de soi, n'ont pas le droit d'avoir de l'aversion pour eux ; ça n'est pas du tout prévu ça. Justement, c'est à nous d'inventer ce mot, et pour une fois merci aux mecs de nous avoir laissé l'initiative, parce qu'on peut à notre tour les transformer en tartignols, si on trouve un bon mot<sup>15</sup> ! »

La misandrie existe donc bel et bien puisque des femmes se retrouvent dans ce terme. Elles la ressentent, sans pour autant que le terme soit immédiatement disponible. Le vide laissé par l'absence d'expression équivalente à la misogynie crée l'espace favorable à l'invention par les femmes

13. FOGNINI M., « De la controverse entre les deux genres : entre silences et tintamarre », in LETONDAL J., DUPONT J., *De la misogynie*, Le Coq-Héron, Paris, Èrès, 2008, n° 194, p. 37.

14. SOMMIER I., « Émotions », in *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009, p. 202-203.

15. *Le Torchon brûle*, n° 2, article « Dans les HLM », p. 10.

d'un nouveau terme qui parlerait de leur propre haine. Mais qu'est-ce que la haine ? Comment la définir et où commence-t-elle ? Le psychanalyste Jean-Pierre Lebrun nous donne des pistes assez précises pour tenter de la comprendre :

« Ce qui nous irait bien, c'est que la haine ne nous habite pas, qu'elle ne soit pas en nous, qu'elle ne nous ait pas construite [...] ! Nous aurons pourtant beau faire, beau dire, elle est là, la haine, dans notre vie au quotidien, dans nos colères, dans notre violence, dans notre agressivité bien sûr, mais aussi dans nos ruses, dans nos dérangements aussi bien que dans nos arrangements, dans la façon dont parfois nous regardons, dans le ton de notre voix, dans notre vœu de maîtrise, dans notre voracité, dans la manière dont nous nous adressons à l'autre ou dont nous évitons de lui répondre, dans le comme si nous ne l'avions pas vu, dans le suspens où nous le tenons ou dans le sur-le-champ avec lequel nous lui donnons la réplique, dans le ridicule où nous le poussons, dans la boue où il nous arrive de le traîner, dans nos soi-disant gentillesse ou nos fausses amabilités... ou même dans nos silences<sup>16</sup>. »

Cette définition nous permet de repérer dans les textes tout ce qui peut relever de la haine de l'autre : ironie, mépris, généralisation abusive, agressivité, etc. Car même si, comme nous le constaterons, la haine s'exprime différemment et ne présente pas nécessairement les mêmes implications selon les individu-e-s, elle reste un sentiment commun aux hommes et aux femmes.

La misandrie est donc d'abord comprise comme le miroir féminin de la misogynie. Définie comme un sentiment de haine ou de mépris vis-à-vis des femmes, cette dernière serait le résultat d'une peur de la femme, née de son pouvoir procréateur, autrement dit de sa capacité spécifique à enfanter<sup>17</sup>. La misogynie semble donc avoir une première cause propre aux hommes, qui ne peut en aucun cas être la même pour les femmes. Le psychanalyste Jacques Letondal distingue ainsi trois formes de misogynie : une misogynie sociale institutionnelle, une misogynie s'exprimant dans les représentations dévalorisantes de la femme et, dans les couples, une misogynie active, pouvant devenir agressive<sup>18</sup>. Il met par ailleurs en parallèle une « misogynie inconsciente individuelle » et une « misogynie culturelle », notamment celle des anciens mythes, dès la fin du IV<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., distinction que nous tenterons d'étudier dans le cas de la misandrie.

Nous présumons que la misandrie se décline aussi sur plusieurs niveaux, mais elle ne saurait être pour autant en parfaite symétrie avec la misogynie. Nous avons fait l'hypothèse que le contexte de domination masculine – institutionnalisée par le système patriarcal fondamentalement misogyne – peut être à l'origine de la misandrie. Celle-ci se présente alors comme une haine-réponse, c'est-à-dire une haine qui peut être expliquée

16. LEBRUN J.-P., « L'avenir de la haine », *La clinique lacanienne*, 2007/1, n° 11, p. 159-173.

17. LETONDAL J., DUPONT J., *De la misogynie*, op. cit., p. 9.

18. *Ibid.*, p. 9.

par le contexte de domination des hommes sur les femmes et dirigée vers tout homme qui aurait des comportements dominateurs, oppressifs, et rognait la liberté des femmes. Si le discours féministe dénonce tous les hommes – en tant que représentants du patriarcat – comme oppresseurs des femmes<sup>19</sup>, la plupart des féministes n'en voulaient pas aux hommes qui essayaient de rompre avec ce système (en modifiant leur comportement avec les femmes, au sein du couple, dans les structures militantes ou du travail, en refusant les rôles virils, etc.). Par ailleurs, la misandrie n'a pas les mêmes conséquences que la misogynie car comme l'a souligné l'historienne Christine Bard les femmes sont plutôt tenues pour non-violentes. Alors que la misogynie est responsable d'actes violents envers les femmes pouvant aller jusqu'à la mort, et socialement longtemps considérés comme normaux (le viol, les violences conjugales, l'excision, etc.), aucune violence physique n'a en revanche pu être imputée à la misandrie. La majorité des féministes revendiquent d'ailleurs une conception non-violente du féminisme, comme l'écrivaine féministe Benoîte Groult le rappelle : « Le féminisme n'a jamais tué personne, le machisme tue tous les jours<sup>20</sup>. » En effet, comme tiennent à le souligner les auteurs de l'ouvrage *Mlf // textes premiers*, le Mouvement de libération ne se veut pas une revanche : il n'y a pas eu « de mâle castré, ni mutilé, ni lapidé au nom des victimes du sexisme<sup>21</sup> ». L'écrivaine féministe Monique Wittig écrit dans *Les Guérillères* : « elles ont transformé leur haine en énergie<sup>22</sup> », la rage devient une source d'énergie, qui reste cependant positive dans une lutte libératrice, intellectualisée et constructive. Les émotions négatives, telles que la souffrance ou la haine, deviennent fécondes et productives dans le cadre du Mouvement, dans la mesure où celui-ci permet la prise de conscience de ces émotions. Dès lors, elles ne sont plus individuelles mais se dévoilent comme résultat d'une domination et peuvent être dépassées. Si une volonté destructrice existe chez certaines femmes, celle-ci ne s'exprime pas dans le cadre du MLF. Toutefois, si « la différence notable avec les autres manifestations des années 68, c'est le refus de la violence physique [...], en revanche les violences symboliques sont légion. Les armes des femmes sont la provocation, la dérision et, à partir de la fin 1971, la non-mixité<sup>23</sup> ».

19. Manifeste des *Redstockings*, écrit par des féministes new-yorkaises en juillet 1969, cité par Évelyne Rochedereux : « Les femmes sont une classe opprimée... Les agents de notre oppression sont les hommes. [...] Tous les hommes bénéficient économiquement, sexuellement et psychologiquement de cette domination. »

20. GROULT B., in MONTREYNAUD F., *Le Féminisme n'a jamais tué personne*, Québec, Les grandes conférences, 2004, p. 11.

21. BERNHEIM C., KANDEL L., PICQ F., RINGART N., COLLECTIF, *Mlf // textes premiers*, Éditions Stock, 2009, p. 7.

22. WITTIG Monique, *Les Guérillères*, Paris, Éditions de Minuit, 1969, p. 106.

23. ZANCARINI-FOURNEL M., « Stratégies de distinction par la voix et le geste : provocations et violences symboliques des femmes dans les manifestations des années 68 », in BOURDIN P., CARON J.-C. et BERNARD M. (dir.), *La voix et le geste. Une approche culturelle de la violence sociopolitique*, Clermont, Presses universitaires Blaise Pascal, 2005, p. 245-270.

Pour cette étude, nous avons croisé sources écrites (archives et publications féministes) et sources orales (des entretiens). Qu'il s'agisse de textes ou de récits oraux, nous avons considéré que la parole représente toujours la pensée d'une ou de quelques unes, jamais du Mouvement tout entier. Cependant, les idées et les choix de ces individu-e-s influent sur la forme même du Mouvement, ils en sont partie prenante, et donc tous ces témoignages renseignent aussi sur les courants de pensée qui ont traversé le Mouvement. L'engagement possède de multiples configurations, nous entendons donc par « militantes féministes » l'ensemble des femmes qui appartiennent à un groupe, formel ou informel, c'est-à-dire participant à une ou plusieurs activités du groupe, et agissant à un titre ou à un autre, plus ou moins durablement, pour la cause des femmes, dans le cadre des mouvements féministes. Afin de reconstituer des trajectoires militantes, nous avons mené des entretiens semi-directifs ouvrant aussi largement sur les sphères familiales, professionnelles et amoureuses, des entretiens biographiques avec des femmes ayant milité au cours des années 1970, dans le contexte du Mouvement de libération des femmes<sup>24</sup>. Le fait d'être une femme a sans doute facilité la prise de contact et la réalisation des entretiens, car ceux-ci nécessitent une certaine confiance de la part des personnes interrogées, en particulier pour confier des choses touchant à la sphère intime des individus. La différence d'âge n'a pas semblé poser problème, car la transmission de la mémoire et du savoir féministe joue aujourd'hui un rôle important pour la plupart des femmes qui ont lutté, certes pour elles, mais aussi pour les générations suivantes, et qui pour la plupart sont toujours féministes et même parfois encore militantes<sup>25</sup>.

Même si nombre d'entre elles circulaient entre plusieurs groupes et participaient souvent à des réunions organisées par des tendances différentes, nous pouvons dégager des affiliations générales évoquées par les enquêtées. Ainsi, cinq d'entre elles appartenaient aux « Féministes révolutionnaires », dont une aux « Gouines rouges ». Deux ont gravité autour de la tendance « Psychanalyse et Politique », une autre fut un moment proche de la tendance « Lutte des classes », avant de participer à la création de l'association féministe « Ruptures ». L'engagement des deux dernières se situa plutôt au cœur du travail au Planning familial. Toutes ces femmes sont nées entre 1935 et 1953 et se situent, lors de l'entretien, dans des classes d'âge allant de soixante à quatre-vingt ans. Par ailleurs, cinq de mes enquêtées étaient homosexuelles, quatre étaient hétérosexuelles et une bisexuelle. Cette situation conduit de fait à une surreprésentation des

24. Mes prises de contact sont passées par différents canaux : quatre ont eu lieu grâce à des sites internet où publient certaines de mes enquêtées, deux lors de rencontres dans des colloques ayant trait à l'histoire des femmes et du féminisme à Paris, une à l'occasion du salon des livres de femmes de l'AFFDU à Paris, et trois par des intermédiaires. Les entretiens ont duré entre une et trois heures et se sont déroulés au domicile de l'interviewée ou dans un café, suivant les possibilités matérielles et le souhait des enquêtées. Seules trois femmes interrogées ont souhaité rester anonymes.

25. BARD C., *Les féministes de la deuxième vague*, op. cit., p. 16.



lesbiennes – bien qu’elles aient avant tout milité comme féministes, ce qui renvoie aux aléas de la constitution de l’échantillon. Le processus d’enquête implique plusieurs biais, qui concernent aussi l’enquêtrice et influent sur le procédé d’enquête comme sur l’interprétation des entretiens. Si l’on veut restituer un parcours de vie dans son ensemble, il devient reconnaissable par des personnes extérieures, au niveau des cercles familiaux, amicaux et professionnels d’abord et plus largement au niveau du milieu féministe militant et intellectuel. Les enquêtées qui n’ont pas souhaité rester anonymes sont essentiellement celles qui ont déjà, en partie, raconté leur histoire, à travers témoignages et biographies<sup>26</sup>. Les rendre anonymes en leur attribuant simplement un autre nom serait inutile car leurs trajectoires sont très connues dans le milieu féministe. Le fait de faire apparaître leur nom influe cependant probablement sur le contenu de leur récit. Les discours sont parfois formatés, car déjà rodés de nombreuses fois, ces personnes sélectionnant sans doute ce qu’elles souhaitent voir apparaître. Comme l’a souligné Christine Bard, une des difficultés des biographies de personnes vivantes est que « le désir de contrôle est présent », alors qu’au contraire de la mémoire « l’histoire, en quête de vérité, démystifie quand le besoin s’en fait sentir. Elle enquête, s’appuie sur des sources diversifiées et recoupées, ainsi que sur un questionnement, une problématique<sup>27</sup> ». Il faut donc savoir déceler la part jouée par « l’illusion biographique<sup>28</sup> » du récit et faire preuve de prudence dans l’interprétation des discours. Mais comme le rappelle le sociologue Alban Jacquemart, il ne faut alors pas négliger la violence symbolique que peuvent ressentir les enquêtées en fonction de l’analyse sociologique réalisée à partir de leurs entretiens<sup>29</sup>.

Si notre étude aborde les féministes, pour autant la misandrie n’est pas leur apanage. Mais les actrices du Mouvement de libération se sont engagées dans un processus avancé de prise de conscience des rapports hommes-femmes. La plupart ont donc franchi le passage obligé de la remise en cause de ces rapports, notamment au sein du couple. Par ailleurs, ces femmes ont été très prolixes par l’écriture. Elles ont largement publié leurs analyses au cours des années 1970. Cela nous a permis d’accéder à un nombre important de sources écrites, dans lesquelles nous avons pu découvrir des éléments utiles à notre quête. Notre corpus de sources se compose essentiellement d’ouvrages collectifs parus dans la première moitié des années 1970, tels le numéro spécial de la revue *Partisans*, « Libération des

26. ZELENSKY-TRISTAN A., *Histoire de vivre: Mémoires d’une féministe*, Paris, Calmann-Lévy, 2005; FLAMANT F., *À tire d’elles*, *op. cit.*, qui parle de son parcours, mais aussi entre autre de celui d’Évelyne ROCHEDEREUX; MARUANI M., MOSCONI N., « Liliane Kandel, Génération MLF », *Travail, genre et société*, n° 24, novembre 2010, p. 5-24; BERNHEIM C., *Perturbation ma sœur*, *op. cit.*

27. BARD C. (dir.), *Les féministes de la deuxième vague*, *op. cit.*, p. 16.

28. BOURDIEU P., « L’illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, 1986, p. 69-72.

29. JACQUEMART A., *Les hommes dans les mouvements féministes français...*, *op. cit.*, p. 290.

femmes année zéro », le *Livre de l'oppression des femmes*, ou encore *Les femmes s'entêtent*, qui rassemble des textes parus dans la revue de Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, *Les Temps modernes*<sup>30</sup>. Ces textes, presque systématiquement anonymes ou signés d'un simple prénom, évoquent les principaux thèmes sur lesquels se positionne le Mouvement, autour des questions de la domination masculine et de la condition féminine : exploitation domestique et salariée, violences envers les femmes, maternité et avortement, hétérosexualité et lesbianisme, etc.

D'autre part, plusieurs ouvrages proposent un discours à la fois historique et autobiographique, qui permet d'associer les opinions individuelles des auteurs aux actions et courants de pensée du Mouvement, comme *Ainsi soit-elle* de Benoîte Groult ou encore *Perturbation ma sœur* de Cathy Bernheim<sup>31</sup>. Dans un autre genre, le roman *Les Guérillères* de Monique Wittig, laisse entrevoir les conceptions de l'auteur sur le féminisme radical. Le journal du Mouvement, *Le Torchon brûle*, réalisé collectivement, offre les témoignages les plus diversifiés socialement de notre étude, toutes les femmes qui le souhaitaient pouvant théoriquement y faire figurer leurs textes. Six numéros sont publiés entre 1971 et 1973 et ils ont été reproduits en 1982, regroupés en un seul ouvrage, par les Éditions des femmes<sup>32</sup>.

Nous avons ajouté à ce corpus deux ouvrages américains : le manifeste féministe radical de Valérie Solanas *SCUM Manifesto*, et *Odyssée d'une amazone* de Ti-Grace Atkinson, recueil d'articles et de conférences. Ces deux ouvrages, traduits et publiés en français dès le début des années 1970 par des féministes du MLF appartiennent donc chronologiquement au corpus<sup>33</sup> : ils ont tous deux été lus et commentés abondamment dans le Mouvement, font partie des références théoriques du féminisme et témoignent du transfert des idées et des pratiques entre les États-Unis et la France, voire l'Europe.

Nombre des auteurs de ces textes considérés comme fondateurs ont participé activement aux luttes féministes<sup>34</sup>. Cathy Bernheim, Liliane Kandel,

30. « Libération des femmes année zéro », *Partisans*, n° 54-55, juillet-octobre 1970, rééd. Maspero, 1972 ; *Le livre de l'oppression des femmes*, Paris, Éditions Pierre Belfond, 1972 ; *Les femmes s'entêtent*, Paris, Gallimard, 1975.

31. GROULT B., *Ainsi soit-elle*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1975, rééd. 2000. L'œuvre littéraire de Benoîte GROULT, a fait l'objet d'un colloque en 2000, dont les actes ont été rassemblés en un volume intitulé *Ainsi soient-elles* publié trois ans plus tard. L'historienne Michelle PERROT y qualifie Benoîte GROULT de « femme source » et elle considère *Ainsi soit-elle* comme un « livre-phare pour beaucoup de femmes ». Cet ouvrage a connu un succès considérable, au-delà du cercle des militantes féministes.

32. PAVARD B., *Les Éditions des Femmes, histoire des premières années, 1972-1979*, Paris, L'Harmattan, 2005.

33. *SCUM Manifesto*, traduit en 1971 en français ; lecture orale complète dans le film au titre éponyme réalisé par Carole ROUSSOPOULOS et Delphine SEYRIG en 1976, puis nouvelle traduction en 1998 par Emmanuelle DE LESSEPS. *Odyssée d'une amazone* : traduit en 1975 par Martha CARLISKY.

34. F. PICQ rapporte qu'aux journées de la Mutualité à Paris, les 13 et 14 mai 1972, consacrées à la dénonciation des « crimes commis contre les femmes », on pouvait trouver

Françoise Picq et Nadja Ringart, figures connues du Mouvement de libération des femmes, ont choisi d'en réunir un grand nombre en 2009 dans un ouvrage intitulé *MLF // textes premiers*, afin de les rendre plus accessibles aux nouvelles générations et elles ont rétabli l'identité de leurs auteurs gommée dans la décennie féministe des années 1970<sup>35</sup>. Par ailleurs, une partie des chansons inventées par les femmes du Mouvement ont été reproduites sous forme de recueils, notamment en 1981 par la militante féministe Marie-Jo Bonnet<sup>36</sup>. Enfin, nous nous sommes aussi intéressée aux images, en particulier aux films réalisés par Carole Roussopoulos, aux affiches du mouvement réunies et publiées en 1984 par l'association La Gaffiche et enfin aux photographies, notamment celles prises par la militante féministe Catherine Deudon<sup>37</sup>.

Afin d'interroger la notion de misandrie dans le Mouvement de libération des femmes, il faut d'abord scruter le contexte, celui de la domination masculine dans lequel émerge le féminisme dit de la « seconde vague ». Cela permet à la fois de comprendre quelles sont les implications des féministes et d'analyser les points nodaux de la lutte des femmes dans les années 1970. Il convient dans un deuxième temps de pénétrer dans le monde des représentations, de manière à suivre le passage d'un rejet initial du modèle féminin imposé par la société patriarcale, à la construction progressive d'une nouvelle identité féminine. Nous nous demanderons alors si une certaine misandrie peut être à l'œuvre dans les mythes qui soutiennent l'élaboration de cette nouvelle identité ou encore dans la tentative d'encenser abusivement la personnalité féminine et féministe. Mais parallèlement, c'est surtout dans les descriptions du masculin dans les discours féministes que l'on pourra mesurer la présence du mépris ou de la haine envers les hommes. Nous distinguerons pour cela d'une part les figures masculines qui provoquent une aversion récurrente, et d'autre part certaines conceptions féministes sur les hommes en général. Par la suite, nous tenterons de distinguer résistance à la domination et misandrie. Pour cela, nous aborderons d'abord la question du rôle des utopies féministes et nous chercherons à saisir en quoi leur forme radicale constitue à la fois une nécessaire mais sévère critique du présent et une menace envers les hommes. Cela nous permettra notamment d'analyser les réactions féministes de soutien au *SCUM Manifesto*, ouvrage considéré comme la preuve

---

sur une table de presse : « les premiers numéros du *Torchon brûle*, les livres fétiches du MLF, *Les Guérillères* de Monique WITTIG, et puis ce cri de révolte collectif, *Le Livre de l'oppression des femmes*, ainsi que des disques de chansons du Mouvement », in PICQ F., *Libération des femmes*, op. cit., 1993, p. 137.

35. BERNHEIM C., et al., *MLF // textes premiers*, op. cit.

36. BONNET M.-J., *Mouvement de Libération des femmes en chansons : Histoire subjective 1970-1980*, Paris, Éditions Tierce, 1981. Inventaire des chansons nées du mouvement dans M. ZANCARINI-FOURNEL, art. cit.

37. LA GAFFICHE, *Les femmes s'affichent : affiches du Mouvement de libération des femmes en France depuis 1970*, Syros, 1984. DEUDON C., *Un mouvement à soi, 1970-1980*, Paris, Éditions Syllepse, 2003.

infaillible de la nature misandre du féminisme. Cependant, au-delà des discours, nous devons aussi nous demander si la menace annoncée par les utopies radicales est mise en œuvre dans les pratiques et les actions du Mouvement. Il faudra alors tenter de comprendre si ces dernières relèvent effectivement de la résistance à la domination ou de la misandrie. Enfin, au terme de notre réflexion, nous tenterons également de mesurer dans quelle mesure la misandrie est une impasse, qui provoque des conflits au sein même du Mouvement, notamment autour des questions de l'hétérosexualité et de l'amour, mais qui semble pourtant apparaître comme provisoire dans les discours les plus radicaux. Cette impasse pourrait-elle être alors une des raisons du déclin de la radicalité, utopique mais efficace, du Mouvement de libération des femmes, au début des années 1980 ?